

IX
LA CULTURE HOMÉRIQUE DES CÉSARS
D'APRÈS SUÉTONE

PAR J.-F. BERTHET
Assistant à l'Université de Dijon

SOMMAIRE. — Suétone s'est montré très attentif à la culture littéraire des Césars et spécialement à leur culture homérique. Presque tous ces empereurs ont fait de nombreuses allusions à l'œuvre homérique et le relevé des citations de l'Iliade et de l'Odyssée que Suétone leur prête est abondant. L'étude des sources des Vies des Douze Césars montre que non seulement Suétone n'a pas inventé ces citations, mais qu'il a dû les choisir dans un matériel assez riche et apprécier l'à-propos de leur utilisation. Les citations de l'Iliade sont plus nombreuses que celles de l'Odyssée; elles ne semblent pas empruntées à des recueils de proverbes. Au contraire, la plupart d'entre elles sont bien en situation et révélatrices d'un trait de la personnalité de l'empereur qui les prononce. Suétone s'en sert comme d'un système de références utile à composer l'image multiple des Césars et à rendre sensible des aspects de leur vie intérieure.

« Eh bien, dit Callias, quand chacun de vous aura énoncé ce qu'il sait d'utile, je ne refuserai pas de faire connaître par quel moyen j'obtiens le résultat dont j'ai parlé. Allons, poursuivit-il, à ton tour, Nikératos, de dire de quelle science tu te sens fier. — Mon père, répondit Nikératos, qui veillait à ce que je devinsse un homme de bien, m'a obligé à apprendre tous les vers d'Homère. Aussi pourrais-je maintenant réciter par cœur d'un bout à l'autre l'Iliade et l'Odyssée¹. Si Xénophon, après de tels propos, n'avait pris soin de faire intervenir les critiques sévères d'Antisthène, et celles, plus nuancées, de Socrate, on pourrait croire que la connaissance d'Homère est à elle seule, nécessaire et suffisante pour faire d'un érudit un honnête homme, sinon un homme honnête. Ainsi, la culture, et en particulier, dans l'Antiquité, la culture homérique, constituent non pas une fin en soi, mais un témoignage de l'homme, témoignage auquel ont souvent été sensibles les historiens. Suétone, pour ses biographies des *XII Césars*,

1. Xén., *Banquet*, 111, 5 (trad. F. Ollier, Coll. des Universités de France).

LA CULTURE HOMÉRIQUE DES CÉSARS D'APRÈS SUÉTONE 315
s'est bien gardé de laisser dans l'ombre un tel élément d'appréciation, qui pouvait lui permettre de pénétrer au cœur de ses personnages.

D'abord, il ne manque jamais l'occasion de préciser quelle était la culture littéraire des Césars. Les termes qu'il emploie, à cet égard, et l'importance qu'il leur donne, sont très révélateurs : il s'attache à l'*eruditio uaria* d'Auguste (*Aug.*, 89, 2), mais il note que Caligula *minimum eruditioni (...)* attendit (*Cal.*, 53, 1). Si le mot d'*eruditio* est bien le plus proche de notre idée de « culture », il s'inscrit néanmoins dans un large ensemble, que Suétone définit comme les *artes liberales* aimées de Tibère (*Tib.*, 70, 1), les *liberales disciplinae* suivies par Claude (3, 1), par Néron (52, 1)¹, par Galba (5, 1), les *studia liberalia* négligés par Domitien (*Dom.*, 20, 1). Le grec joue un rôle très remarquable dans cette formation, si bien que la culture hellénique des Césars n'est jamais passée sous silence par Suétone : l'exemple le plus frappant en est la *clausula* de comédie grecque qu'Auguste rappelle à ses derniers instants (*Aug.*, 99, 1)². Ainsi, culture et culture grecque occupent une place de premier plan dans les *XII Césars*; certes, il ne saurait être question de régler ce problème aussi rapidement; je voudrais seulement m'attacher à ce qui semble n'en constituer qu'une partie, mais dont le rôle se situe, on le verra, un peu en marge de l'*eruditio* telle que je viens de la survoler : la culture homérique des Césars constitue, en effet, un élément tout à fait original dans le jugement des personnages de Suétone.

D'abord, l'historien donne un certain nombre de détails qui montrent l'enracinement des poèmes d'Homère dans la pensée et l'action de ses Césars : Claude cite souvent des *Homerici uersus* à son tribunal (*Cl.*, 42, 3); Caligula ne trouve pas de meilleure expression, pour caricaturer Livie, que de l'appeler *Vlixes stolata* (*Cal.*, 23, 3); le même Caligula, sans aucun doute conscient de la primauté d'Homère dans la pensée gréco-romaine, envisage de détruire ses poèmes, se plaçant ainsi sous l'autorité de Platon (*Cal.*, 34, 3); on voit encore Tibère présenter des condoléances

1. Sur l'éducation proprement dite des premiers Césars, cf. F. R. Parker, *The education of heirs in the Julio-Claudian family*, *Am. J. of Philol.*, LXVII, 1946, p. 29-50.

2. Voir encore, par exemple, les phrases grecques dans les lettres d'Auguste à Tibère (*Tib.*, 21, 6) ou à Livie (*Cl.*, 4, 1-11), les *Graeca studia* de Claude (*Cl.*, 42), sans parler de Néron et de son fameux *solos scire uulere Graecos* (*N.*, 22, 8).

ironiques aux ambassadeurs troyens, *quod egregium ciuem Hectorem amisissent* (*Tib.*, 52, 3), ou s'adonner à des jeux de questions sur la mythologie homérique (*Tib.*, 70, 5). Ce sont là des éléments qui témoignent de l'importance du texte lui-même de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Mais ne pourrait-on pas trouver, dans les références à certains thèmes, un rappel de la légende contée par Homère¹? L'ascendance divine de César (*Iul.*, 6, 2), ses intentions de départ pour *Alexandream uel Ilium* (*Iul.*, 79, 4) ne supposent-elles pas une connexion avec la matière de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*? Il n'y a certes pas de lien direct entre les propos de César et le texte d'Homère proprement dit, mais celui-ci fournissait d'amples possibilités d'interprétation ou d'élargissement². De la même façon, bien que la mention des *lusus Troiae* (*Iul.*, 39, 4; *Aug.*, 43, 5; *Tib.*, 6, 6; *Cal.*, 18, 5; *Cl.*, 21, 7; *N.*, 7, 1) ne suppose pas une connaissance première d'Homère, et que leur réalité historique soit fort différente³, néanmoins aux yeux de ceux qui les donnaient ou qui les disputaient, ils pouvaient être liés, par l'intermédiaire d'Énée et des origines glorieuses de Rome, aux éléments fournis par les poèmes homériques.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons chez Suétone des témoins indubitables de la culture homérique de ses Césars : il s'agit de vers pris à l'*Illiade* et à l'*Odyssée*, et que l'historien place dans la bouche même de ses personnages. La liste en est relativement impressionnante : dix citations, soit douze vers ou fragments de

1. Il faudrait insister sur le rôle joué par les monuments figurés dans cette imprégnation homérique (Suétone note en effet que Néron possédait *duos scyphos gratissimi usus, quos Homeros a caelatura carminum Homeri uocabat*, *N.*, 47, 1). Mais le problème de la représentation des légendes homériques à Rome, en particulier dans la peinture, dépasse de beaucoup les limites de cet article : je préfère renvoyer à une étude ultérieure, qui tentera de rendre compte de mes recherches, entreprises sur cette question, et dirigées par M. J.-P. Boueher.

2. On sait que le théâtre grec et latin développa certains événements qui se rattachaient logiquement à la légende homérique, mais n'étaient toutefois pas expressément rapportés par l'*Illiade* et l'*Odyssée* : on trouve trace de semblables thèmes dans les propos de Claude à Britannicus (*Cl.*, 43, 2 : *ὁ τρώσας καὶ λάσεται*, réponse de l'oracle à Téléphe blessé par Achille) et dans les réactions de Domitien aux allusions transparentes d'Helvidius (*occidit et Heluidium filium, quasi scaenico ezodio sub persona Paridis et Oenones diuortium suum cum uxorē tazasset*, *Dom.*, 10, 6).

3. Décrits avec précision par Virgile (*Aen.*, V, 545-603) et étudiés par Suétone lui-même dans des ouvrages aujourd'hui perdus (plutôt, semble-t-il, dans le *περὶ τῶν παρὰ Ῥωμαίους θεωριῶν καὶ ἀγώνων*, ou *Historia ludicra*, que dans le *περὶ τῶν παρὰ Ἑλλήνων παιδιῶν*; cf. A. Macé, *Essai sur Suétone*, Paris, Fontemoing, 1900, p. 281, 311 s.), ils doivent en fait correspondre à une coutume italique ou étrusque ancienne : cf. Daremberg-Saglio-Pottier, s. v. *Troja, Trojae ludus*.

vers¹. L'ensemble des textes est sûr : bien que certains *codices* ne reproduisent pas toujours l'intégralité des citations², elles sont toutes données par le meilleur manuscrit des *XII Césars*, le *Memmianus* (Bibl. nat., 6115, ix^e siècle). Nul doute qu'elles se trouvaient déjà en grec dans le texte d'origine, Suétone apportant un soin constant à ses citations³. Le strict rétablissement des vers homériques ne demande d'ailleurs que des corrections mineures⁴; seul un point important semble revenir au domaine de la critique de textes, mais l'étude du passage montre que le problème est ailleurs : il s'agit de *Aug.*, 65, 10. Dans l'*Illiade*, en effet, Hector déclare à Pâris (III, 40) :

αἴθ' ὄφραλες ἀγόνος τ' ἔμεναι ἀγαμός τ' ἀπολέσθαι

qu'il faut comprendre : « Ah ! si seulement tu n'étais jamais né, si seulement tu étais mort avant d'avoir pris femme ! » De son côté, Auguste, à propos de la peine que lui causent les deux Julies et Agrippa, s'écrie :

αἴθ' ὄφραλον ἀγαμός τ' ἔμεναι ἀγόνος τ' ἀπολέσθαι.

Il ne se contente donc pas de mettre le verbe à la 1^{re} sg. (ce qui est naturel), mais il inverse l'ordre des adjectifs, et comprend *ἀγόνος* au sens actif (« qui n'engendre pas »), alors que le texte homérique donne le sens passif (« qui n'a pas été engendré »)⁵. Il s'agit là d'un changement de texte et de signification, particu-

1. *Aug.*, 65, 10 (cf. *Il.*, III, 40), *Tib.*, 21, 8 (= *Il.*, X, 246-247), *Cal.*, 22, 2 (= *Il.*, II, 204-205), 22, 9 (= *Il.*, XXIII, 724), *Cl.*, 42, 4 (= *Il.*, XXIV, 369; *Od.*, XVI, 72; XXI, 133), *N.*, 49, 5 (= *Il.*, X, 535), *G.*, 20, 6 (= *Il.*, V, 254; *Od.*, XXI, 426), *Vesp.*, 23, 1 (= *Il.*, VII, 213), *Dom.*, 12, 7 (= *Il.*, II, 204), 18, 3 (= *Il.*, XXI, 108).

2. En *Tib.*, 21, 8; *Cal.*, 22, 2 et 22, 9; *Dom.*, 12, 7 : cf. l'apparat critique de l'édition M. Ihm (Leipzig, Teubner, 1907) et celui de l'édition H. Ailloud (Paris, Les Belles Lettres, 1^{re} éd., 1931-1932). Le texte et la numérotation suivis dans le présent article sont ceux de l'édition H. Ailloud (sauf indication contraire).

3. Pour les textes grecs autres que ceux de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, la technique de Suétone varie, en effet, selon les circonstances et, probablement, selon les sources : tantôt citation directe en grec (cf. *Aug.*, 25, 5; 98, 7, etc.), tantôt citation en traduction latine (*Tib.*, 53, 1), tantôt citation mêlée (un vers grec, puis une traduction latine d'un autre vers grec pris dans le même passage, *N.*, 39, 5).

4. Le *codex Memmianus* doit être corrigé, pour quelques lettres, en *Tib.*, 21, 8; *Cal.*, 22, 9; *Cl.*, 42, 4; *Vesp.*, 23, 1; *Dom.*, 18, 3 (cf. encore l'apparat critique des éditions M. Ihm et H. Ailloud).

5. Malgré R. Flavellière (*Illiade*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1955, p. 135 : *ἀγόνος* = « impuissant »), c'était déjà le sens adopté par P. Mazon (*Illiade*, Paris, Les Belles Lettres, 1937, t. I, p. 71) après H. Ebeling (*Lexicon Homericum*, Stuttgart, Teubner, 1885, s. v. *ἀγόνος* : l'article rend d'ailleurs compte des deux interprétations envisagées).

lièrement expressif, et qui eu dit long sur le recul que prend Auguste par rapport à sa propre culture.

Les autres textes sont, à tous points de vue, ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* : plus exactement, il est à remarquer qu'il s'agit toujours de citations de l'*Iliade*, dont on retrouve pour deux cas la répétition dans l'*Odyssée*. Il n'est pas du tout exclu que les Césars les plus cultivés aient eu conscience, grâce à leurs études, des problèmes de critique de texte¹ envisagés très tôt en Grèce, puis à Alexandrie, et qu'ils aient saisi la primauté chronologique de la composition de l'*Iliade* par rapport à celle de l'*Odyssée*. Mais ces considérations techniques n'étaient pas nécessaires d'une part, même un lecteur non averti, et qui s'en tenait au déroulement des faits racontés par Homère, pouvait normalement prendre les vers de l'*Iliade* pour des originaux, et ceux de l'*Odyssée*, le cas échéant, pour des répétitions²; d'autre part, et sur un plan moins textuel, il est probable qu'en citant de tels vers, les Césars font toujours implicitement référence à l'*Iliade*, pour des raisons qui tiennent à la tendance générale de la culture homérique, comme on le verra plus loin.

Afin de mieux cerner le problème que pose cette culture homérique des Césars, il faut d'abord voir si Suétone est le seul historien à l'avoir aussi nettement marquée. Une comparaison (rapide, on le comprendra, parce qu'il ne s'agit pas ici de faire le tableau de l'historiographie impériale) avec Tacite, Plutarque, Appien et Dion Cassius, peut-elle apporter à cet égard un complément d'information? Tacite, s'il a bien compris que le concept des « origines troyennes » de Rome était souvent présent dans la pensée des Julio-Claudiens³, ne montre jamais, en revanche, les empereurs citant Homère. Pour Plutarque, les choses se présentent différemment : certes, nous ne trouvons trace de citation homérique, de la part de nos Césars, ni dans les *Vies* conservées de Jules César, Galba, Othon, ni dans les *Vies* qui indirectement les décrivent⁴. Mais il est fort possible que les *Vies* perdues,

1. Cf. ainsi Cicéron : (*Pisistratus*) *primus Homeri libros confusos antea sic dispositos dicitur ut nunc habemus* (*De Or.*, III, 34, 137).

2. C'est à ce titre que V. Bérard, dans son édition de l'*Odyssée* (Paris, Les Belles Lettres, 1924, t. III, p. 115), rejette le v. XXI, 133, déjà donné par *Il.*, XXIV, 369, et *Od.*, XVI, 72 (cité en *Cl.*, 42, 4).

3. *Ann.*, II, 54, 2; IV, 55, 4; XII, 58, 2.

4. *Vies* de Crassus, Sulla, Pompée, Brutus, Cicéron, Caton le Jeune, Antoine.

d'Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron et Vitellius, faisaient place, le cas échéant, aux citations homériques, comme le prouvent par exemple les remarques sur la culture d'Alexandre, et le texte homérique qui s'y rattache¹. Ce qui le rend plausible encore, c'est le trait caricatural dont Plutarque se sert, dans la *Vie de Galba*, pour comparer un Othon qui n'est que le mari de Poppée, à un Pâris qui n'était que le mari d'Hélène².

Dans le même sens, Appien donne un texte cette fois directement lié à la présente étude : Octavien, revenant d'Apollonie, trouve sa famille dans l'anxiété (César vient de mourir : son fils adoptif va-t-il venger sa mémoire?), et montre à la fois son amertume et sa résolution. Il s'écrie alors :

αὐτίκα τεθναίνην, ἐπεὶ οὐκ ἄρ' ἐμελλον ἐταίρω
κτεινομένῳ ἐπαμύνειν

(App., *Guerres civiles*, III, 13 = *Il.*, XVIII, 98-99)³, non sans ajouter de ferventes louanges à l'égard d'Achille. Ainsi, l'œuvre d'Appien, comme celle de Plutarque, devait présenter ce genre de références : mais elle non plus n'a pas été conservée dans des proportions suffisantes pour que l'on puisse en juger de façon décisive.

De son côté, Dion Cassius, dont l'*Histoire romaine* a moins subi de dommages pour la période qui nous intéresse, semble relativement proche de Suétone, en ce qui concerne la culture homérique des princes qu'il décrit. Mais, à y regarder de près, on s'aperçoit que le rapprochement est ou bien décevant, ou bien suspect : les vers homériques cités par Auguste sur son infortune familiale (Éd. Loeb, tome VII, p. 108, fr. 2 = cf. *Il.*, III, 40)⁴,

1. Il ne se séparait jamais de son *Iliade* qu'il transportait dans un coffret (*Alex.*, 8, 2 et 26, 1-7, ce dernier passage donnant aussi *Od.*, IV, 354-355, vers liés à la fondation d'Alexandrie).

2. *Galba*, 19, 2 : ὡς δὲ τὸν Ἀλέξανδρον Ὀμηρος Ἑλένης πόσιν ἠβόκομοιο, μηδὲν ἔγοντα πρὸς δόξαν ἄλλο σεμνύνων ἀπὸ τῆς γυναικὸς, ἰνομάζει Παλλὰς, οὕτως (Μάρκος Ὀθων) γεγονώς περιβόητος ἐν Ῥώμῃ διὰ τὸν Ποππαίας γάμον. Il n'est pas impossible que Plutarque reprenne ici à son compte une forme de pamphlet qui courut à Rome à cette époque.

3. Le texte d'Appien qui précède la citation fournit un précieux renseignement sur l'actualité des études d'Octavio à Apollonie, puisque l'historien présente les propos d'Achille cités par le futur empereur comme ὑπογρά οἱ τότε ὄντα μάλιστα.

4. Il ne s'agit en fait que d'un fragment tiré d'auteurs byzantins : dans leur édition de l'*Hist. Rom.* (coll. Loeb, 9 vol.; London, Heinemann, et Cambridge, Harvard University Press, 1914-1926), H. B. Foster et E. Cary ont suivi avec réserves (cf. t. VII, p. 109, n. 1),

par Caligula s'adressant à Jupiter (LIX, 28, 6 = *Il.*, XXIII, 724), par Claude comme mot d'ordre aux soldats (LX, 16, 7 = *Il.*, XXIV, 369), sont déjà tous présents chez Suétone, à chaque fois dans un contexte tout à fait parallèle, sinon exactement semblable.

Le bilan est donc rapidement dressé : Tacite muet, Plutarque et Appien sans doute préoccupés du même souci que Suétone, mais trop mutilés aujourd'hui, Dion Cassius reprenant les renseignements fournis par notre historien, font apprécier l'originalité de Suétone : c'est lui qui nous donne le plus de textes, c'est lui qui nous permet le mieux de saisir l'étendue de la culture homérique des Césars. Une question se pose toutefois : Suétone n'aurait-il pas tout inventé, n'aurait-il pas inséré dans son texte des citations choisies par lui, au moment voulu par lui, afin de donner une couleur plus nette aux événements et aux attitudes dont il saisissait l'importance ? Il semble bien que l'on doive répondre par la négative.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement l'étude de la recherche des sources qui permet de le dire : la *Quellenforschung* qui s'est faite à propos de Suétone reste extrêmement complexe. Depuis A. Macé (o. l.)¹ jusqu'à E. Cizek (*Structures et idéologie dans « les Vies des douze Césars » de Suétone*, Bucarest, Editura Academici, et Paris, Belles Lettres, 1977)², en passant par C. P. Jones (*Plutarch and Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1971)³ et F. Millar (*A study of Cassius Dio*, Oxford, Clarendon Press, 1964)⁴, tout a été envisagé. En ce qui concerne directement le problème que cette étude tente de résoudre, on ne peut pas ne pas se reporter à un article minutieux de G. B. Townend, *The Sources of the Greek in Suetonius (Hermes, LXXXVIII, 1960, p. 98-120)*, qui fait le point des possibilités et des probabilités : selon G. B. Townend, les sources des textes grecs chez Suétone seraient pour *Iul.*, Asinius Pollion ; pour *Aug.*, « some collection of favourite expressions and bons mots » ; pour *Tib.*, peut-être Ti. Claudius Balbillus ; pour une partie de *Cal.*, et pour *Cl.*, *N.*, *Galba*, *Otho*, Cluvius Rufus ; *Vit.*,

l'éd. U. P. Buissevain (Berlin, Weidmann, 1895-1901 pour les trois volumes de texte) qui attribuait le fragment à Dion Cassius.

1. Étude détaillée dans le ch. VII : *Observations sur les sources des XII Césars* (p. 357-378).
2. P. 27 (*Suétone et Plutarque*), p. 29 s. (*Suétone et Tacite*), p. 44-49 (*Les sources des Douze Césars*).
3. P. 62 (*Suétone et Plutarque*), p. 72-80 (*The Lives of the Caesars*).
4. P. 85-87 (*Suétone et Dion Cassius*).

ne présentant qu'un seul mot grec, et *Vesp.*, *Titus*, *Dom.*, étant trop proches de Suétone, ne permettent pas de faire aboutir la recherche. Mais, outre le fait que G. B. Townend semble commettre un certain nombre d'inexactitudes dans le détail de son argumentation¹, sa conclusion peut laisser perplexe : « By the beginning of the second century, the time was clearly ripe (...) for Suetonius to make his own more ingenuous and erratic selection from the same sources (sc. les mêmes que celles de Tacite) » (p. 120). Sélection de sources, donc, qui peuvent garantir la bonne foi de Suétone : mais, du même coup, notre historien tombe sous une autre accusation. On a en effet parfois l'impression, en voyant les résultats d'une telle *Quellenforschung*, que Suétone disparaît derrière un monceau de fiches accumulées ici et là, qu'il n'est qu'un médiocre compilateur d'anecdotes absurdes, ou un lecteur passable des historiens précédents.

En fait, la carrière de Suétone, et les postes *a studiis*, *a bibliothecis*, *ab epistulis*² qu'il a occupés, montrent qu'il a toujours été très proche des écrits impériaux ; et l'on aurait tort de minimiser la valeur des renseignements qu'il a pu y retrouver. Que Suétone, donc, ait utilisé les œuvres d'historiens antérieurs aujourd'hui perdues, c'est indéniable, mais il les a aussi complétées de façon très profitable par ses propres recherches, d'une part sur des originaux conservés en archives, d'autre part sur des ouvrages

1. Voir en particulier p. 101 (l'adaptation du v. *Il.*, I, 335, cité par Agrippine chez Dion Cassius, *Il. R.*, LIX, 19, 2, ne prouve pas que « Dio has here had to translate back into his own Greek from an intermediate Latin source » : le changement *ἐπατριος/αἰτριος* peut fort bien remonter à Agrippine elle-même) ; p. 102 (le texte de Flavius Josèphe, *Ant. J.*, XIX, 92, n'est que la citation simplifiée de *Il.*, XIV, 90, et non une *contaminatio* entre lo vers de l'*Iliade* et *Od.*, XIV, 493) ; p. 104 (*Cl.*, 39, 1, et *Cal.*, 29, 2, ne sont pas strictement « parallèles » : dans ce cas-ci, Suétone affirme se servir du terme même de l'empereur ; là, il ne dit rien de semblable) ; p. 105 (la citation homérique de *G.*, 20, 6, ne permet pas d'avancer que « this anecdote, introduced by a pluperfect tense, comes entirely outside the sequence of events » : elle est au contraire la justification de la *iocorum petulantia* des meurtriers et, à ce titre, s'intègre parfaitement au récit de Suétone).

D'autre part, l'affirmation selon laquelle « the three Flavians come too close to the period of Suetonius' own literary activity to allow us any idea of his sources for their lives » (p. 105) demanderait au moins un correctif : le passage de *Dom.*, 18, 3, avec sa citation homérique, fournit, en effet, une source précise et sûre du texte suétonien, puisqu'il y est question d'un ouvrage de *cura capillorum* écrit par Domitien lui-même.

Ajoutons, à titre de précision, que pour le texte difficile de *Nero*, 20, 4 (*sufferi tinnituum* = *inss. MG* ; M. Ihm, o. l., p. 242 ; *sufferti tinnituum* = H. Ailloud, o. l., t. II, p. 165 ; G. B. Townend, p. 108), on peut aujourd'hui renvoyer à une interprétation ingénieuse (*suffritinnituum* = *ὕπορεπεριζέτω*) proposée par E. K. Borthwick, *Suetonius' Nero and a Pindaric scholium (Class. Rev.*, XV, 1965, p. 252-256).

2. Résumé de la question dans E. Cizek, o. l., p. 10-12.

tone, entre l'auteur de l'*Iliade* et celui de l'*Odyssee*, c'est bien là qu'il l'aurait mentionné : d'autant plus qu'il devait être parfaitement au courant des discussions acharnées sur ce problème, dont Sénèque nous avait déjà laissé un témoignage plein d'humour : « *Graecorum iste morbus fuit quaerere quem numerum Vlizes remigum habuisset, prior scripta esset Ilias an Odyssea, praeterea an eiusdem esset auctoris, alia deinceps huius notae...* » (*De br. uitae*, XIII, 2).

Le problème est donc ailleurs, pour les *Vies des XII Césars* : comment apprécier la faveur exclusive dont jouit l'*Iliade*? Une constatation s'impose : il n'en va guère différemment chez deux écrivains, l'un contemporain, l'autre peu antérieur, dont l'œuvre peut servir d'excellent point de repère. Plin le Jeune, tout au long de sa Correspondance, donne treize vers de l'*Iliade*¹, contre quatre de l'*Odyssee*²; Quintilien, dans le *De Institutione Oratoria* fait référence quinze fois à l'*Iliade*³ et cinq fois à l'*Odyssee*⁴. Il s'agit donc de voir, dans l'importance accordée à l'*Iliade*, une tendance générale de la culture, qui provient elle-même sans aucun doute, d'une tendance générale de l'éducation romaine, héritée de l'éducation hellénistique. H.-J. Marrou explique que « si, chez les philosophes, l'*Odyssee* l'emportait en valeur, chez les lettrés, et d'abord dans les écoles, l'*Iliade* occupait la place d'honneur : elle est deux ou trois fois mieux représentée que l'*Odyssee* dans les papyrus », notant encore que, dans l'*Iliade* même, certains chants avaient la préférence sur d'autres : les huit premiers, le chant XXII et le chant XXIV⁵. Sur ce dernier point d'ailleurs, on voit que la répartition correspond à peu près à ce que nous trouvons dans les *XII Césars* : six citations prises dans ces chants privilégiés.

Mais, même si l'on ne met pas en doute l'authenticité de ces citations homériques, on pourrait en restreindre la portée, en considérant que les vers d'Homère étaient depuis longtemps devenus des proverbes, et qu'ainsi ils étaient détachés de tout

1. I, 7, 1 et 4; 18, 1 et 4; 20, 22 (un mot et deux vers); IV, 11, 12; VI, 8, 3; VIII, 2, 8; IX, 13, 20; 26, 6 (trois vers).

2. V, 19, 2; 20, 8 (deux vers); IX, 1, 3.

3. I, 5, 72; III, 7, 12 (trois réf.); V, 11, 40; 12, 14; VIII, 4, 21; 4, 24 (deux réf.); IX, 3, 57; X, 1, 46; XI, 3, 158; XII, 10, 64 (trois réf.).

4. I, 5, 67; 5, 72; VIII, 3, 84; 6, 37; XII, 10, 65.

5. O. l., p. 247; cf. aussi la p. 565, n. 7, qui reprend un article de J. Schwartz, *Papyrus homériques*, *Bull. de l'Inst. Fr. d'Arch. Or.*, XLVI, 1947, p. 29-71.

lien réel avec les hauts faits, les descriptions, les paroles dont l'*Iliade* et l'*Odyssee* donnaient une trame serrée : Homère, source de sagesse et idéal de culture, constituerait un *corpus* de proverbes aimables ou terrifiants, bref, Homère ne serait plus Homère. En fait, seuls deux textes, parmi les dix citations homériques des *XII Césars*, se retrouvent dans les listes globales de proverbes grecs¹. Il s'agit de *Il.*, II, 204-205 :

οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἰς κοίρανος ἔστω,
εἰς βασιλεύς².

Il n'est pas étonnant, à la lecture de ces deux vers, qu'on en ait tiré une maxime sur le pouvoir unique³, et il est encore moins étonnant que ce soient précisément Caligula et Domitien qui y fassent référence, l'un de façon positive et autoritaire (εἰς κοίρανος ἔστω / εἰς βασιλεύς *Cal.*, 22, 2), l'autre de façon négative et moralisatrice (οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη *Dom.*, 12, 7). Mais il se trouve que Caligula et Domitien font chacun référence à un autre texte homérique qui, lui, n'est pas proverbial, Caligula déclarant à Jupiter en son temple :

ἢ μ' ἀνάειρ' ἢ ἐγὼ σέ
(*Cal.*, 22, 9 = *Il.*, XXIII, 724.)

et Domitien écrivant à un de ses amis :

οὐκ ὀρέας οἶος κἀγὼ καλὸς τε μέγας τε;
(*Dom.*, 18, 3 = *Il.*, XXI, 108.)

Prise à partie du divin, d'un côté, et tentative d'affirmation de soi, de l'autre, toutes deux exprimées par un texte homérique plus original que le précédent : la familiarité de Caligula et de Domitien avec Homère n'est donc pas limitée à une pseudo-culture, plus proche de la sagesse des nations que des sources réelles, l'*Iliade*

1. *Paroemiographi Graeci*, I-II (éd. E. L. von Leutsch-F. G. Schneidewin, Göttingen, 1839-1841), complété par G. Wolff (*Philologus*, XXVII, 1868, p. 741-747, et XXVIII, 1869, p. 350 s.), C. E. Finckh (*Philologus*, XXX, 1870, p. 427-430), M. Treu-O. Crusius (*Philologus*, XLVII = *J. N. F.*, 1889, p. 193-208) et R. Strömberg (*Greek Proverbs*, Göteborg, 1954).

2. *Par. Gr.*, t. II, p. 579 (Apost., *Cent.*, XIII, 19 b).

3. Pline le Jeune donne la preuve que cette maxime était très répandue et, le cas échéant, adaptée aux circonstances : Arcius déclare, en effet, lors d'une discussion, près d'Octavien, sur le sort réservé à Césarion : οὐκ ἀγαθὸν πολυκαιοκρασίη (*Ant.*, 81, 2).

et l'*Odyssee*. Quand proverbe il y a, la formule donnée ne masque jamais complètement la référence implicite à une connaissance des textes homériques.

Encore faudrait-il savoir si ces citations homériques, même prises en tant que telles, ne sont pas que de simples phrases tirées hors d'un contexte précis, et plaquées sur un autre contexte complètement différent. En d'autres termes, dans quel cadre les textes homériques des *XII Césars* se situent-ils? La première remarque à faire, c'est que Suétone ne juge qu'une seule fois l'opportunité de la citation, et il procède alors en termes de nette appréciation : lorsque Vespasien veut faire une caricature de *quodam proceræ staturæ improbiusque nato* (*Vesp.*, 23, 1), il rappelle la description d'Ajax par Homère :

μακρὰ βιβάς, κραδάων δολιχόσκιον ἔγχος
(*Il.*, VII, 213) ;

et Suétone de commenter : « *tempestive satis* ». Il s'agit là d'une des deux seules citations où l'on peut parler de place hors-contexte, l'autre étant la réponse d'un Galba mi-amusé, mi-flatté, à des compliments sur sa *forma* (...) *adhuc florida et uegeta* (*G.*, 20, 6) : *ἔτι μοι μένος ἔμπεγον ἔστιν* (réponse de Diomède à Sthénélos qui lui conseille une retraite prudente, *Il.*, V, 254). Il n'est pas impossible, surtout quand on considère les personnages de Vespasien et de Galba, que ces deux vers aient été plus ou moins tournés en plaisanteries de corps de garde, un corps de garde singulièrement cultivé au demeurant.

Si on laisse donc de côté ces deux textes et les *ioci* qu'ils dénotent, pour en venir à des propos plus sérieux, voire plus graves, on constate que, sur les huit citations restantes, six textes sont parfaitement adaptés au moment historique dans lequel on les retrouve. Auguste se lamente sur sa famille? Il évoque Hector maudissant Paris (*Aug.*, 65, 10 = *Il.*, III, 40). Auguste écrit à Tibère, le compagnon d'armes dévoué à son prince? Il rappelle que Diomède avait choisi Ulysse pour son expédition nocturne (*Tib.*, XXI, 8 = *Il.*, X, 246-247). Caligula s'emporte contre des rois qui font assaut de titre de noblesse? Il leur montre que les Grecs s'inclinaient devant la souveraineté d'Agamemnon (*Cal.*, 22,2 = *Il.*, II, 204-205). Claude a peur d'être attaqué dans son

palais? Il invoque la protection d'Hermès sur Priam (*Cl.*, 42, 4 = *Il.*, XXIV, 369). Domitien enrage de voir les marques d'honneur accordées à un autre que lui? Il rappelle que le pouvoir de l'Atride, chef de peuple, ne se partage pas (*Dom.*, 12, 7 = *Il.*, II, 204). Domitien, encore, veut révéler le sens ambigu de la beauté? Il se rapporte aux propos du plus beau des Achéens, Achille (*Dom.*, 18, 3 = *Il.*, XXI, 108). Autant de phrases qui prouvent que la citation homérique n'est pas gratuite, qu'elle repose au contraire sur une parfaite adéquation de contexte et de ton.

Resteraient donc deux citations qui n'entrent pas dans cette catégorie-ci, mais qui n'entrent pas non plus dans l'autre rubrique, celle des phrases simplement situées hors-contexte : on doit alors parler, pour *Cal.*, 22, 9 et *Nero*, 49, 5, d'une situation qui va contre le contexte. Caligula, en effet, se sert d'une exhortation d'Ajax à Ulysse (lors de l'épreuve de lutte aux jeux funèbres en l'honneur de Patrocle, *Il.*, XXIII, 724), pour s'adresser lui-même à Jupiter : *ἦ μ' ἀνάειρ' ἦ ἔγώ σέ*. Il faut être Caligula pour vouloir allier l'intimité profonde avec le dieu, et la menace réelle contre le dieu : le texte homérique, banal à l'origine, et pour cette raison probablement peu connu, acquiert dans la bouche d'un maniaque de la cruauté, une étrange résonance¹.

Étrange résonance, également, que celle des presque derniers mots de Néron (*Nero*, 49, 4-5) : il entend les cavaliers qui viennent le chercher pour le ramener vivant à Rome, et s'écrie :

ἵππων μ' ὠκυπόδων ἀμφὶ κτύπος οὐατα βάλλει

avant de s'enfoncer le fer dans la forge. La phrase, ici encore, se présente exactement contre le contexte homérique ; dans l'*Iliade* (X, 535), c'est Nestor qui prononce ces mots, et le ton est à l'allégresse : Ulysse et Diomède reviennent de leur expédition. Il est hautement improbable que Néron, dont la culture grecque, et naturellement la culture homérique, était profonde, ait méconnu le contexte auquel il prenait un vers : émergeant du fond de sa terreur (*trepidanter effatus*), il a délibérément tourné le vers

1. De plus, si Caligula a en mémoire, ce qui n'est pas exclu, la suite du texte homérique (τὰ δ' αὖ Διὶ πάντας μελήσει), la citation gagne en richesse : apparemment donné contre le contexte anecdotique de l'*Iliade*, elle se justifie en revanche pleinement pour l'empereur, puisqu'elle se réfère sur la mention de Zeus.

contre son contexte d'origine, sans doute dans un dernier sursaut de conscience, où venaient se mêler, sur un ton d'ironie tragique, les derniers feux d'une culture longuement vécue et le sentiment de la mort toute proche.

Ainsi, les citations homériques prennent place dans un cadre événementiel précis : à côté de cette très nette adéquation historique, ne peut-on pas retrouver, comme on vient de le voir pour Néron, le cadre psychologique dans lequel elles se situent? En d'autres termes, sont-elles présentées à un moment indifférent, ou au contraire à un moment qui révèle la personnalité de chacun des Césars? Il n'y a guère de renseignements à tirer des deux textes de *Galba*, 20, 6, et *Vesp.*, 23, 1 : la phrase de l'*Iliade*, donnée à chaque fois sur le ton de la plaisanterie, voire de la raillerie, ne permet pas d'aller bien loin dans l'âme des deux empereurs, comme le laisse d'ailleurs supposer l'introduction très neutre de la citation : dans un cas Suétone dit simplement que Galba *respondisse*; dans l'autre, que Vespasien *utabatur et uersibus Graecis tempestiue satis* : appréciation intéressante sur le plan de la culture, on l'a vu, mais dénuée d'importance sur le plan psychologique.

C'est encore ce qui semble se produire dans trois autres textes, et d'abord celui de *Tib.*, 21, 8 : Suétone, pour montrer qu'Auguste choisit son héritier en connaissance de cause, donne des extraits de lettres de l'empereur à Tibère. C'est dans un de ces extraits que l'on retrouve le texte de *Il.*, X, 246-247 ; ici encore, l'introduction semble neutre de la part de Suétone (*pauca hinc inde subieci*, 21, 6), mais le terme employé par Auguste lui-même est décisif : « *succurritque uersus ille Homericus* » (21, 8). Il lui « vient à l'esprit » le passage d'Homère qui témoigne immédiatement de ses sentiments pour Tibère¹ : on approche déjà d'un portrait psychologique d'Auguste.

1. Τούτου γ' ἐσπομένοιο καὶ ἐκ πυρὸς αἰθρομένοιο
ἄμφω νοστήσαμεν, ἐπεὶ περίοιδε νοῆσαι.

(*Il.*, X, 246-247.)

Auguste parle à Tibère en des termes que celui-ci ne peut qu'apprécier, c'est-à-dire en termes de culture, comme le montre d'ailleurs une lettre précédemment citée par Suétone (*Tib.*, 21, 6) : *Vale, iucundissime Tiberi, et feliciter rem gere, ἐμὸν καὶ ταῖς Μούσαις συστρατηγῶν* (texte difficile que E. Malcovati a restitué avec finesse : cf. *Imp. Caes. Aug. operum fragmenta*, Torino, Paravia, 1948, *Epistolae*, fr. XII, p. 12 ; justification rappelée dans *Tiberio e la Muse, Athenaeum*, L, 1972, p. 385-389).

Celui de Domitien se dessine bien davantage, dans la dédicace, apparemment anodine, que Suétone nous donne d'un traité de ce César, le *De cura capillorum*. L'historien, après avoir noté que Domitien *caluitio offendebatur* (*Dom.*, 18, 3), et après avoir introduit l'extrait choisi du traité à l'aide d'un *inseruerit* tout simple et objectif, se retire derrière le texte lui-même, qui commence par le vers *Il.*, XXI, 108. La citation semble ici psychologiquement aberrante : pourquoi appeler Homère à la rescousse pour une chevelure prématurément perdue? Mais, si l'on prête attention à l'ensemble de l'extrait, on s'aperçoit que le ton de Domitien ne cesse de s'élever : « *eadem me tamen manent capillorum fati, et forti animo fero comam in adulescentia senescentem. Scias nec gratius quicquam decore nec breuius.* » (18, 3), correspondant ainsi parfaitement à l'esprit, sinon à la lettre des propos d'Achille quand il s'adresse à Lycaon qu'il va tuer :

οὐχ ὀράεις οἶος καὶ ἐγὼ καλὸς τε μέγας τε;
πατὴρ δ' εἴμ' ἀγαθοῖο, θεὰ δέ με γέιναιτο μήτηρ.
ἄλλ' ἐπι τοι καὶ ἔμοι θάνατος καὶ πῶρα κραταιή.

(*Il.*, XXI, 108-110.)

Hormis la mention des origines d'Achille, qui n'avait pas sa place dans le texte de Domitien¹, les deux démarrages de pensée sont parallèles : d'une part Suétone a dit que Domitien *statura fuit procerā, (...) praeterea pulcher ac decens* (18, 1), ce qui correspond au vers 108 ; d'autre part, quand celui-ci en vient à évoquer le destin de sa chevelure, il reprend presque terme à terme l'expression homérique : *eadem me* (= καὶ ἐμοί) *tamen manent* (= ἀλλ' ἐπι τοι) *fata* (μοῖρα), pour finir par une réflexion sur le caractère éphémère de la beauté, qui rappelle encore, et poursuit, l'idée contenue dans le vers 108. Ainsi, derrière un détail physique, et derrière une citation en apparence présomptueuse, se cache un peu de la psychologie profonde de Domitien : désir extérieur de beauté, et conscience intérieure de sa fragilité.

1. Le rapprochement entre un Achille, fils de Thétis et de Pélée, et un Domitien, fils du *Diuus Vespasianus*, et qui se présentait comme *dominus et deus* (*Dom.*, 13, 4), serait fort séduisant, mais il se heurte à un problème de datation à peu près insoluble : rien ne permet d'affirmer que le *de cura capillorum* a été écrit après l'accession de Domitien à l'empire, ni même à un moment où ses prétentions divines étaient déjà perceptibles ; la mention de l'*adulescentia*, pour ambiguë qu'elle soit dans un texte aussi personnel, semble d'ailleurs plutôt en faveur du contraire.

... et celle de Domitien montrent donc, de la même manière, et sur un ton différent, que leurs auteurs ne font pas de froides allusions au texte homérique : les citations n'ont de neutralité que dans l'apparence, elles correspondent à un engagement affectif, voire à une certaine émotion, heureuse ou malheureuse. On pourrait en dire autant du passage de *Cl.*, dans lequel Suétone donne le vers *Il.*, XXIV, 369 ; le contexte général du ch. 42 porte sur les *Graeca studia* de l'empereur, mais l'introduction proprement dite du vers de l'*Iliade*, si elle ne mentionne pas expressément les pensées de Claude, fait néanmoins sentir dans quel esprit de crainte était prononcée la phrase homérique : « *Quotiens quidem hostem uel insidiatorem ultus esset, excubitori tribuno signum de more poscenti non temere aliud dedit quam*

ἄνδρ' ἀπαμύνασθαι, ὅτε τις πρότερος χαλεπήνη

(42, 4)

De fait, pour les cinq textes restants, ce n'est plus d'émotion qu'il s'agit : il faut parler d'un véritable ébranlement de la personnalité. Les introductions de Suétone sont d'ailleurs particulièrement nettes : pour *Aug.*, 65, 10, *ingemiscens proclamare etiam solebat* ; pour *Cal.*, 22, 2, *exclamauit* ; pour *Cal.*, 22, 9, *uox comminantis audita est* ; pour *Nero*, 49, 5, *trepidanter effatus* ; pour *Dom.*, 12, 7, *proclamauit*, encore. On le voit, Suétone a pris soin de montrer que chacun des textes homériques choisis correspond parfaitement à la situation psychologique dans laquelle se trouve à chaque fois l'empereur : bouleversement de la conscience, se traduisant par une formulation violente.

Si l'on reprend donc l'ensemble du problème, non plus du point de vue des Césars eux-mêmes, mais du point de vue de Suétone, on perçoit que ce dernier s'est fait un devoir de rapporter avec minutie et la lettre de leur propos et le cadre dans lequel ils se situaient. C'est donc déjà répondre à la question : pourquoi l'historien donne-t-il aussi souvent des témoignages de la culture homérique des empereurs ? Il ne faut pas se cacher que la réponse pourrait reposer sur d'autres implications, en particulier des implications historiques : citer des textes homériques, c'est citer la littérature grecque, c'est donc prendre position dans un type de culture. Suétone, par ses *XII Césars*, et par le grec auquel ils

LA CULTURE HOMÉRIQUE DES CÉSARS D'APRÈS SUÉTONE 331

font constamment référence, n'aurait-il pas eu des intentions politiques contemporaines ? Pour le préciser, il faudrait être exactement sûr des dates de composition et, surtout, de publication de l'œuvre : force est de constater que la question n'est pas simple¹. Si les *XII Césars* ont été publiés fraction par fraction, à partir du règne de Trajan, on ne peut affirmer que l'utilisation des citations grecques et en particulier homériques ait un sens politique quelconque, puisque, on l'a vu, la caractéristique essentielle de ces citations est la continuité, d'Auguste à Domitien. Si au contraire, les *XII Césars* ont été publiés sous Hadrien, pendant la faveur de Suétone, ou après sa disgrâce, les *XII Césars*, par leurs citations homériques ne peuvent apparaître ni comme une flatterie (Hadrien était philhellène, certes, mais ce n'était pas n'importe quel hellénisme qu'il appréciait : Dion Cassius raconte qu'Hadrien voulait détruire les œuvres d'Homère, et qu'il lui préférerait Antimaque de Colophon)², ni en revanche comme un pamphlet (le contexte n'est pas systématiquement défavorable aux Césars quand ils citent le texte homérique³, et ne peut donc pas nous laisser interpréter les rappels de ces citations comme autant de mises en garde contre un « excès de culture » d'Hadrien). La réponse politique à la question des citations homériques chez Suétone est donc à écarter.

On se rapprochera bien davantage de la vraie réponse quand on comprendra qu'elle tient d'abord au goût et aux compétences de Suétone : il était *scholasticus*, homme d'étude⁴, et il « respectait la culture et l'éducation »⁵. Son intérêt pour les poètes était

1. Cf. en particulier les mises au point de G. W. Bowersock, *Suetonius and Trajan, Homages to Marcel Renard* (Bruxelles, 1969, t. I, p. 119-125), et E. Cizek, *o. l.*, p. 13 et p. 181-192.

2. *H. R.*, Ep. LXIX, 4, 6 (voir aussi S. H. A., *Vita Hadriani*, 16). Mesure liée à une attitude égyptophile ? W. Den Boer (*Religion and literature in Hadrian's policy, Mnemosyne*, 4^e s., vol. VIII, 1955, p. 123-144) affirme que l'exclusion des poèmes homériques est due au fait qu'Homère donnait une « mauvaise version » de l'enlèvement d'Hélène, contrairement à Stésichore qui présentait la « version égyptienne », seule appréciée par Hadrien (p. 152 s.).

3. Contexte nettement favorable pour *Tib.*, 21, 8, et *Vesp.*, 23, 1 ; nettement défavorable pour *Cal.*, 22, 2, et 22, 9 ; *Dom.*, 12, 7 ; neutre ou « contradictoire » (selon la formule de E. Cizek, *o. l.*, p. 64) pour les cinq autres passages.

4. Plin., *Ép.*, I, 24, 4. Sur le sens du mot, cf. E. Cizek, *o. l.*, p. 35 et n. 19-20 (résumé et bibliographie de la question).

5. E. Cizek, *Structure du « De grammaticis et rhetoribus »*, *R. É. L.*, LII, 1974, p. 303-317 (p. 308).

indéniable (on se souvient que le *De poetis* faisait partie du *De uiris illustribus*), et il a montré qu'il ne négligeait pas le problème de l'édition critique de leurs œuvres¹. En ce qui concerne proprement Homère, Suétone connaissait bien le texte lui-même : n'avait-il pas composé un traité *Περὶ δυσφημιῶν λέξεων ἢ τοὶ βλασφημιῶν καὶ πόθεν ἐκάστη*², dont une part non négligeable est consacrée aux injures que l'on trouve dans l'Iliade et l'Odyssée?

Ainsi, Suétone sait de quoi il parle, quand il décrit ses Césars et leurs citations homériques : techniquement, il sait à quoi elles correspondent, et psychologiquement, il sait ce qu'elles révèlent. C'est bien là, finalement, que se tient la réponse à la question posée plus haut : Suétone note de façon mesurée, sans négligence et sans ostentation, les citations homériques des Césars, parce qu'elles sont un des éléments qui révèlent à chaque fois le personnage dépeint. Certes, elles ne sont pas le seul, loin de là : elles ont leur place parmi les autres détails, et, comme les autres, elles portent témoignage de la vie des Césars. Quand Tibère provoque la mort du grammairien Séleucos, parce que celui-ci cherche à savoir quelles sont les questions mythologiques qui vont lui être posées par son impérial élève (*Tib.*, 56, 2), quand Caligula, tel Platon, veut exclure de la cité les poèmes homériques (*Cal.*, 34, 3)³, quand Néron chante une *Halosis Ilii* au-dessus de l'incendie qui ravage Rome (*N.*, 38, 6), ils révèlent un caractère dans lequel la culture et la vie sont maladivement indissociables. S'attacher à la culture, et à la culture homérique, c'est s'attacher à l'homme en profondeur : il s'agit là d'une longue tradition dans la pensée romaine, que l'on retrouve — pour ne parler que des plus proches de l'époque étudiée par Suétone — chez Pompée⁴, chez Brutus⁵, chez Nerva⁶.

1. A. Macé, *o. l.*, p. 244-246.

2. Cf. C. Suetonii Tranquilli praeter Caesarum libros reliquiae (A. Reifferscheid, Leipzig, Teubner, 1860, réimpr. 1971), p. 137-141 (= *De uiris illustribus*, 108).

3. Selon P. Lambrechts (*Caligula dictateur littéraire*, *Dull. de l'Inst. hist. belge de Rome*, XXVIII, 1953, p. 219-232), les intentions de Caligula à l'encontre des poèmes homériques seraient la marque d'un comportement égyptophile (cf. les deux versions de l'enlèvement d'Hélène dans l'article, cité *supra*, de W. Den Boer, qui suit l'hypothèse de P. Lambrechts). Mais le texte de *Cal.*, 34, permet-il une interprétation aussi tranchée?

4. Plutarque, *Pompée*, 72, 1-2 (= *Il.*, XI, 544-546) ; Ptolémée Chennos, *Καινὴ ἱστορία*, V, 18 : 'Ο δὲ Πομπήϊος ἢ Μάγνος οὐδ' εἰς πόλεμον πρότοι πρὶν ἂν τὸ Ἄ τῆς Διάδος ἀναγνώσειε, ζῆλωτῆς ὄν Ἀγαμέμνονος.

5. Appien, *Guerres civiles*, IV, 134 (= *Il.*, XVI, 849).

6. Dion Cassius, *H. R.*, Ep. LXXVIII, 3, 4 (= *Il.*, I, 42).

Il ne faut donc limiter dans aucun sens la portée de cette culture homérique : humainement, d'Auguste à Domitien, elle n'est pas l'apanage soit des bons soit des mauvais empereurs, elle suit la variété des comportements et des réactions ; intellectuellement, elle n'est pas qu'un fonds inépuisable d'*exempla* plus ou moins moralisateurs, elle est une référence philosophique et esthétique privilégiée.

Ce n'est pas pour autant une culture coercitive, qui imposerait systématiquement et sans laisser quelque espoir d'originalité, des points de repère précis, voire automatiques ; on peut déceler, en effet, au moins deux niveaux dans l'expression de la culture homérique, et l'œuvre de Suétone nous en offre un témoignage particulièrement net : Auguste et Domitien évoquent chacun deux fois le texte d'Homère, une fois en parlant, une fois en écrivant. Les citations orales, qui sont du domaine de la réaction immédiate, font référence à *Il.*, III, 40, pour Auguste (*Aug.*, 65, 10) et à *Il.*, II, 204, pour Domitien (*Dom.*, 12, 7)¹, c'est-à-dire à deux chants très tôt étudiés dans l'éducation romaine : voilà pour les connaissances acquises, et qui réapparaissent tout au long de l'existence. Or, beaucoup plus finement, lorsqu'Auguste et Domitien écrivent, l'un à Tibère (*Tib.*, 21, 8), l'autre, sous forme de dédicace, à un ami (*Dom.*, 18, 3), ils évoquent respectivement, *Il.*, X, 246-247 et *Il.*, XXI, 108, soit deux chants qui ne sont certes pas des chants négligés, mais dont la lecture est moins fréquente. D'un côté, on a donc une double référence orale, qui se rapporte à une culture de type pédagogique, devenue à la suite d'un long apprentissage², instinctive ; de l'autre, on a une double référence écrite, qui est prise dans des pièces d'une moindre publicité, et qui témoigne d'une culture de type personnel, d'une culture véritablement dominée³.

Une des grandes leçons de Suétone a donc été de montrer que

1. Les citations d'Auguste et de Domitien ne sont d'ailleurs pas tout à fait sur le même plan, puisque la première subit déjà une modification, due à l'intervention d'Auguste sur le texte original (cf. *supra*).

2. Cf. Quintilien, *I. O.*, I, 8, 5 : *Ideoque optime institutum est, ut ab Homero atque Vergilio lectio inciperet, quamquam ad intellegendas eorum uirtutes firmiore iudicio opus est : sed huc rei superuenit tempus, neque enim semel legantur.*

3. Apprentissage qui pouvait être très formaliste : voir J. Schwartz, *Quelques « quaestiones homericæ et uergilianæ » chez les écrivains latins, Hommages à Léon Herrmann*, Bruxelles, 1960, p. 698-701.

Summary: Suetone showed himself to be very attentive to the literary culture of the Caesars, and especially to their Homeric culture. Almost all of these emperors made numerous allusions to Homeric works and the list of citations from the Iliad and the Odyssey that Suetone gives them is abundant. The study of the sources of "Lives of the Twelve Caesars" shows not only that Suetone did not invent these citations, but that he had to choose them in a rather rich material and appreciate the timeliness of their usage. The Iliad's citations are more numerous than those of the Odyssey; they do not seem to be borrowed from collections of proverbs. On the contrary, the majority of these citations are well situated and revealing of a trait of the Emperors' personality who speaks them. Suetone uses them as a system of useful references to compose various images of the Caesars and to make aspects of their inner life tangible.

"Well, said Callias, when each of you has said that which he knows useful, I will not refuse to make known the method by which I am obtaining the result that I have spoken about. So, he continued, it is your turn Nikeratos, to say of which science you trust. -- My father, replied Nikeratos, who made sure that I became a good man, required me to learn all of Homer's poetry. I could recite by heart from beginning to end The Iliad and the Odyssey as well". If Xenophone, after such comments, did not mention the severe criticisms of Antisthene, and even more qualified, those of Socrates, one could believe that knowledge of Homer is in itself necessary and sufficient to make a scholar a gentleman, or at least an honest man. In the same way, culture, and in particular in ancient times, Homeric culture, constitutes not an end in itself, but an account of man, an account to which many historians were sensitive. Suetone, in his biographies of the XII Caesars, took particular care to leave such an element of appreciation vague, which permitted him to penetrate to the heart of his characters.

First, he never misses the opportunity to clarify (point out) the literary culture of the Caesars. The terms that he uses, in this respect, and the importance he gives them, are very revealing; he notes Auguste's *eruditio varia* and also notes that Caligula *minimum eruditioni ... attendit* (Cal., 53.1) Yes the word *eruditio* is the closest to our idea of "culture", however, it fits into the grand scheme that Suetone defines the *liberal arts* loved by Tibere (Tib., 70.1), *les liberales disciplinae* followed by Claude (3.1), by Neron (52.1), by Galba (5.1), and *les studia liberalia* neglected by Domitien (Dom., 20.1). Greek plays a very remarkable role in this education, so well that the Hellenic culture of the Caesars is never left in silence by Suetone: the most striking example of these is the *clausula* of Greek comedy that August remembers in his last minutes (Aug., 99.1). Thus, culture and Greek culture occupy an all-important place with the XII Caesars. Admittedly, one cannot resolve the issue so quickly; I would just like to address what seems to constitute one part of which the role, as we will see is on the fringes of *l'eruditio* as I have just explained it. The Homeric culture of the Caesars constitutes, in fact, a completely original element in the judgement of Suetone's characters.

First, the historian offers a certain number of details that show how Homer's poems took root in the thought and action of their Caesars. Claude often cites the *Homericus versus* in his tribunal (Cl., 42.3); Caligula cannot find a better expression to characterize Livie except to call him *Vlixes stolata* (Cal., 23.2). This same Caligula, without any conscious doubt of Homer's supremacy in Greco-Roman thought, envisaged destroying his poem. Also placing himself under Plato's authority (Cal., 34.3): we again see Tibere offer his ironic condolences to the ambassadors of Troy, *quod egregium ciuem Hectorem amisissent* (Tib., 52.3) or devote himself to a play of questions about Homeric mythology (Tib., 70.5). Here are the elements that account for the importance of the text itself of the Iliad and the Odyssey. But can we not find, in the references to certain themes, a reminder of the legend told by Homer? Do not Caeser's divine descent (Jul., 6.2) and his original intentions for *Alexandream vel Ilium* (Jul., 79.4) suppose a connection with the material of the Iliad and the Odyssey? There is certainly not a direct link between Caeser's remarks and Homer's texts specifically, but he did furnish ample possibilities of interpretation or broadening. In the same way, even though the mention of the *Iustus Troiae* (Jl., 39.4; Aug., 43.5; Tib., 6.6; Cal., 18.5; Cl., 24.7; N., 7.1) does not suppose a basic knowledge of Homer, and that their historical reality is very different. They could, however, be linked, some argued, through the intermediary Ence and the glorious origins of Rome, to the elements furnished by Homeric poems.

Whatever it may be, we do find certain indubitable accounts of Homeric culture and that of the Caesars in the works of Suetone. It is a matter of verses taken from the Iliade and the Odyssey that the historian places in the mouth of his characters. The list of these is relatively impressive: ten citations and twelve verses or fragments of verses. The whole of the texts is reliable: even though certain *codices* do not always reproduce the integrity of the citations, they are all produced by the best manuscript of the XII Caesars, *le Memmianus* (Bibl. Nat., 6115; ix century). Without a doubt these manuscripts were originally written in Greek, and Suetone took great care working on these citations. The careful restoring of the Homeric verses otherwise only required some minor corrections. There is only one important point which seems to come up as a criticism of the texts, but study of the passage shows that the problem is beside the point. It is involving *Aug.*, 65, 10. In the Iliad, in fact, Hector declares to Paris (III, 40):

GREEK

which should be understood as: "Oh, if only you were never born, if only you had died before taking a wife!" August, concerning his pain caused by Jules and Agrippa, wrote:

GREEK

He is not content to put the verb in the first person singular (which is natural), but he inverts the order of the adjectives, and understands **GREEK** in the active tense ("who does not father"), whereas the Homeric text used the passive tense ("who was not fathered"). Here we see a change in the text and the meaning, which is particularly expressive, and says much about the distance between August and his own culture.

By all points of view, the other texts are those of the Iliad and the Odyssey: more precisely, one should remark that if they are always citations from the Iliad, which are found again in two cases in the Odyssey, it cannot at all be excluded that the most cultivated Caesars were aware, thanks to their studies, of the problems of literary criticism envisaged very early on in Greece, then in Alexandria, and that they grasped the chronological primacy of the composition of the Iliad compared to that of the Odyssey. These technical considerations were not completely necessary. Even an unaware reader, who contented himself with the facts recounted by Homer, could normally take the verses of the Iliad as original and those of the Odyssey as repetitions. Also, in a less textual way, it is probable that by citing such verses, the Caesars are making an implicit reference to the Iliad for reasons generally keeping with the Homeric culture, as we will see later.

In order to better understand the problem posed by this Homeric culture of the Caesars, one must first see if Suetone is the only historian to have clearly remarked it. Can a comparison with Tacite, Plutarque, Appien and Dion Cassius bring any additional information in this case? Tacite, if he fully understood that the concept of the "Troycen origins" of Rome was aoften present in the thought of the Julio-Claudians, never shows emperors citing Homer. For Plutarque the case is different: no, we do not find any traces of Homeric citations, neither by our Caesars nor in the conserved *Lives* of Julius Caesar, Galba, Othon, nor in the *Lives* that indirectly describe them. But it is very possible that in the lost *Lives* of August, Tivere, Caligula, Claude, Neron and Vitellius made place for the Homeric citations as is proved, for example, by the remarks about Alexandrian culture and the Homeric text which is attached. What makes it still plausible is the caricatural trait used by Plutarque in the *Life of Galba* to compare Othon, who is only Poppee's husband, to Paris who is Helen's husband.

In the same sense, in this case Appien gives a text directly linked to the present study: Octavien, returning from Apollonie, finds his family very anxious (Caesar just died: will his adoptive son avenge his memory?). shows both his bitterness and his resolution. He cries :

GREEK

Not without adding fervant praises toward Achille. . Also, Appien's work, as that of Plutarque, had to present this type of references: but it neither was conserved in sufficient proportions allowing us to judge in a decisive manner.

For his part, Dion Cassius, whose *Roman History* suffered the least damages for the period that interests us, seems relatively close to Suetone concerning the Homeric culture of the princes that he describes. But, looking closer one notices that the comparison is both deceiving and suspect: the Homeric verses cited by August about is familial misfortune (Ed. Loeb, volume VII, p.108, fr.2 = cf. IL, III,40), by Caligula addressing Jupiter (LIX, 28, 6 = IL, XXIII, 724), by Claude as a command to the soldiers (LX, 16, 7 =

II., XXIV, 369), are already present in Suetone's work, each time in a completely parallel context, if not exactly the same.

The results are therefore quickly drawn up: Tacite is silent, Plutarque and Appien are surely preoccupied with the same worry as Suetone, but too mutilated today, and Dion Cassius is drawing from the information furnished by our historian – all this makes one appreciate Suetone's originality. It is Suetone who gives us the largest body of texts, who allows us to better understand the vastness of Homeric culture at the time of the Caesars. One problem arises however: would Suetone have not invented everything, would he not have inserted citations in his text that were chosen by him, at the moment that he chose, in order to give a more clear idea to the events and the attitudes felt to be important by him? It seems that we must reply in the negative to these questions.

It is not only the study of the research of the sources, which allows us to say: the *Quellenforschung* that took place around Suetone (???) is still extremely complex. From A. Macé to E. Cizek (Structures and ideology in "The Lives of the twelve Caesars" of Suetone, Bucarest, Editura Academiei and Paris, Belles Lettres, 1977), passing by C.P. Jones (Plutarch and Rome, Oxford, Clarendon Press, 1971) and F. Millar (A study of Cassius Dio, Oxford, Clarendon Press, 1964), everything was envisaged. Directly concerning the problem that this study is trying to resolve, one cannot not look to a meticulous article by G.B. Townend, *The Sources of the Greek in Suetonius* (Hermes, LXXXVIII, 1960, p. 98-120), that takes stock of the possibilities and probabilities. According to G.B. Townend, the sources of the Greek texts in Suetone's work would be for *Iul.*, Asinius Pollion; for *Aug.*, "some collection of favourite expressions and bon mots"; for *Tib.*, maybe Ti. Claudius Balbillus; for a part of *Cal.*, and for Cl., N., *Galba*, *Otho*, Cluvius Rufus; *Vit.*, only presents one Greek word, and *Vesp.*, *Titus*, *Dom.*, being too close to Suetone, do not permit to bring the research to an end. But besides the fact that G.B. Townend seems to commit a certain number of inexactitudes in the detail of his argument, his conclusion can leave one perplexed: "By the beginning of the second century, the time was clearly ripe (...) for Suetonius to make his own more ingenious and erratic selection from the same sources (sc. The same as those of Tacite)" (p.120). A selection of sources, then, which can guarantee Suetone's good faith. But at the same time our historian falls under another accusation. One sometimes has the impression, when seeing the results of such a *Quellenforschung*, that Suetone disappears under the heap of paper accumulated here and there, that he is nothing but a mediocre compiler of absurd anecdotes, or a passable reader of preceding historians.

In fact Suetone's career, and the positions *a studiis, a bibliothecis, ab epistulis* that he occupied, show that he was always very close to the imperial writings; and one would be wrong to minimize the worth of the information that he was able to find there. The fact that Suetone used the works of preceding historians that are lost today is undeniable, but he also completed them in a very profitable way for his own research, in one way on the originals conserved in archives, in another way on the more rare works, due to this or that particular, and for which the XII Caesars give at least one example: that of the knight Pinarius, put to death precisely for having taken notes on a speech that Auguste was giving (Aug., 27.6). In addition, Suetone knew how to show his critical attitude, not only towards historical problems, but also towards literary problems: he is surprised by the false title of one of Caesar's speeches; he leaves some doubt about the credibility of Auguste's memoirs.

Now, to return to the Homeric citations (but all of these precautionary detours were necessary), Suetone never casts doubt on the authenticity of the text in question. If there were hesitation in his spirit, he would not have missed showing it. The absence of such remarks can only lead us to take the Homeric citations of the Caesars as historical precise moments, real, that have a meaning and reach perfectly felt by Suetone.

In order to appreciate this meaning and reach, one must not only turn attention to the Homeric texts themselves, but also, and first, to see what place they occupy relative to other literary citations made by the Caesars. In this respect, Homer depends largely on other Greek authors, since we only find three lines of Euripide in the words of the Caesars (two of which were in translation), three lines of Meandre, two lines of Comiques: Greece having always given preeminence to Homer, one cannot be surprised by such a report in his favor. But, what is more surprising is that the Homeric texts come back to those of Latin authors: a verse by Ennius, two times the same verse by Accius, three verses by Virgil (one cited directly). Homer therefore took a considerable place in the culture of the Caesars. Much more important than that of Virgil,

Homer is the immediate reference. The role that Homer played in the formation of Greeks was essential “educator of Greece” he became, indeed, the educator of Rome. at least one of the foundations of Roman culture.

Moreover, one notices that Homer, by the permanence of his works in the thought and the taste of Romans, by the absolute worth that he represents there, escapes in the end from one of the grand questions that preoccupied specialists of culture of ancient times, that of the place of Greek in Rome. H.I. Marrou strongly affirmed we are seeing a progressive backward trend in the place of Greek in Roman education, and this trend started in the time of Cicero. This is not the opinion of H. Bardon, who notes on the other hand the accentuation of Hellenisation under the reign of Hadrien, already perceptible under Nero, and for which Trajan indirectly took responsibility because of his disdain of Latin literature. Now, in this very complex situation, thanks to Suetone, one sees precisely that Homer, himself, is always present. From Auguste to Domitien, one cannot say that there is neither a backward trend nor a progression in the citation of Homeric texts. Homer stays equal to himself -- or he has always been reserved a place in the culture of man.

However, if there is constancy in Homeric culture compared to the rest of literary culture, it is in exchange for the inequality that one must discuss in the interior of the Homeric work itself: the references of the texts cited in the XII Caesars show an absolute primacy of the Iliad over the Odyssey. Note in the passage that Suetone does not ask, in the rest of his work, what one can call “the Homeric question”: a passage from *De Poetis*, concerning the genre to which the Iliad and the Odyssey belong states simply... **GREEK/LATIN**. If there were a distinction for Suetone between the author of the Iliad and the Odyssey, this is where he would have mentioned it. He had to be perfectly aware of the fierce discussions of this problem, about which Senèque had already left a humorous story..... **LATIN**...

The problem is elsewhere then for the *Lives of the XII Caesars*: how do we appreciate the exclusive favor enjoyed by The Iliad? A statement must be made: Plin le Jeune, throughout his correspondance, uses 13 verses of the Iliad, compared to 4 from the Odyssey. In *De Institutione Oratoria*,m Quintilien makes 15 references to the Iliad and 5 to the Odyssey. One can see then by the importance accorded to the Iliad, a general tendance of the culture, which comes itself no doubt from the general tendance of Roman education, inherited from Hellenistic education. H.I. Marrou explains that “if the Odyssey is more important for philosophers, the Iliad takes the place of honor for the educated and in schools: it is two or three times better represented than the Odyssey in the “papyrus”; noting again that in the Iliad itself, certain songs had preference over others:the first eight, song number XXII and number XXIV. On this last point we see that the distribution corresponds closely to what we find in the *XII Caesars*: six citations taken from these privileged songs.

But, even if we do not doubt the authenticity of these Homeric citations, we could restrict their significance by considering that these Homeric verses long ago became proverbs, and being so were detached from all real links with facts, descriptions, words which the Iliad and the Odyssey gave only a small framework. Homer, source of wisdom and ideal of culture would constitute a corpus of likeable or terrifying proverbs, in short, Homer would no longer be Homer. In fact, only two texts among the ten Homeric citations of the XII Caesars are found in major lists of Greek proverbs. They are *Il, II, 204-205*:

GREEK

It is not surprising that in reading these two verses one has remarked a maxim on unique power, and it is even less surprising that it is precisely Caligula and Domitien who make reference to it, one in a positive and authoritarian manner (GREEK), and the other in a negative and moralizing manner (GREEK). But it could be that Caligula and Domitien are each making reference to another Homeric text which is not proverbial, Caligula declares to Jupiter in his temple:

GREEK

and Domitien writes to one of his friends:

GREEK

Taken aside from the divine on one hand and tentative to affirm itself on the other hand, each of the two expressed by a Homeric text more original than the preceding. The familiarity of Caligula and Domitian with Homer is therefore not limited to a pseudo culture, closer to the wisdom of nations than to real sources, the Iliad and the Odyssey. When there is a proverb, the given formula never completely masks the implicit reference to a knowledge of Homeric texts.

Again one would have to know if these Homeric citations, even taken as themselves, are nothing but simple phrases taken out of a precise context and put into another context completely different. In other terms, in which framework do the Homeric texts of the XII Caesars situate themselves? The first remark to make is that Suetone only judges the opportunity of the citation one time, and he then proceeds in terms of clear appreciation. When Vespasien wants to do a caricature –LATTN – He recalls the description of Ajax by Homer:

GREEK

and Suetone comments: LATIN. Here we are talking about one of the two only citations where one can speak of placement out of context, the other being the response of Galba mildly amused, mildly flattered, to compliments about her *forma* LATIN – GREEK (Diomedes's response to Sthenelos who proposes a prudent retirement). It is not impossible, especially when one considers the characters of Vespasien and of Galba, that these two verses were more or less turned into plaisanteries of the body guards, a body guard cultivated only for that ????????

If we put aside these two texts and the *iocci* (?) that they denote to move to more serious remarks, even more grave, one states that, of the eight remaining citations six texts are perfectly adapted to the historical moment in which we find them. August laments about his family? He evokes Hector cursing Paris (Aug., 65, 10 = II., III 40). August writes to Tiberius, the companion of arms devoted to his prince? He recalls that Diomedes had chosen Ulysses for his nocturnal expedition. Caligula loses his temper with kings who assault the title of noblesse? He shows them that the Greeks bowed before the sovereignty of Agamemnon. Is Claude scared of being attacked in his palace? He invokes the protection of Hermes on Priam. (Cl., 42,4=II, XXIV,369) Domitian is outraged to see marks of honor accorded to someone other than him? He recalls that Artride's power, leader of the people, cannot be shared (Dom., 12,7=II., II, 204). Does Domitian, once again, want to reveal the ambiguous sense of beauty? He comes back to the remarks of the most beautiful of the Achaeons, Achille (Dom., 18,3=II, XXI, 108). There are enough phrases that prove that the Homeric citation is not free, that it rests on the contrary on a perfect appropriation of context and tone.

There rests, then, two citations that will not enter into this category, but that are not in the other category either. These are the phrases situated simply out of context: then we must speak, for Cal., 22,9 and Nero, 49,5 about a situation that goes against the context. Caligula uses an exhortation of Ajax to Ulysses (at the time of the fight at the funeral games in honor of Patrocle, II., XXIII, 724), to speak to Jupiter: GREEK. One has to be Caligula to want to ally profound intimacy with god, and the true menace against god: the Homeric text, banal in origin, and for this reason probably little known, acquired in the mouth of a cruel maniac, a strange resonance.

Strange resonance, equally, is that of the final words of Neron (Nero, 49,4-5). He hears the cavaliers who are coming to find him to return him to Rome alive and cries:

GREEK

before throwing the iron in the forge. Here again, the phrase presents itself exactly against the Homeric context. In the Iliad (X,535), it is Nestor who pronounces these words and the tone is light: Ulysses and Diomedes are returning from their expedition. It is highly improbable that Neron, who had a profound knowledge of Greek and Homeric culture, poorly knew the text from which he took a verse. Emerging from the depth of his terror (*trepidanter effatus*), he deliberately turned the verse against its original

context, surely in a last fit of conscience, where on a tone of tragic ironic, the last fires of a long-lived culture and the feeling of impending death are combined.

In this way, the Homeric citations take place in a precise eventual framework. Next to this clear historical appropriation cannot one find, as we just saw for Nero, a psychological framework in which they are situated? In other terms, are they presented at an indifferent moment, or on the contrary at a moment that reveals the personality of each one of the Caesars? There is hardly any information to draw from the two texts of Galba. 20, 6, and Vesp. 23, 1. The phrase from the Iliad, given each time in a comical tone, even mocking, does not permit to go very far into the soul of the two emperors, as the very neutral introduction of the citation lets one suppose. In one case Suetone said simply that Galba *repondisse*; in the other, that Vespasien LATIN: interesting appreciation on the cultural level, we saw, but devoid of importance on the psychological level.

It is again what seems to take place in three other texts, first that of Tib. 21, 8; Suetone, to show that August has chosen his heir in knowledge of cause, gives extracts of letters from the emperor to Tiber. It is in one of these extracts that we find the text of Il. X, 246-247, here again, the introduction seems to be neutral on the part of Suetone (LATIN), but the term employed by August himself is decisive: (LATIN). The passage of Homer that testifies immediately his feelings for Tiber comes to his mind: we are approaching already a psychological portrait of August.

GREEK

That of Domitien is portrayed clearer, in the inscription, apparently insignificant, that Suetone gives us in a *traité* of Caesar, the *De cura Capillorum*. The historian, after having noted that Demitien LATIN, and after having introduced the chosen extract from the *traité* with the help of a simple and objective *inseruere*, hides himself behind the text itself, which starts with the verse Il. XXI, 108. The citation here seems psychologically absurd. Why call Homer to the rescue for a hair prematurely lost? But, if one pays attention to the whole of the extract, one notes that the tone of Domitien does not cease to raise LATIN, corresponding here perfectly to the spirit, if not to the oetter of the statements of Achille when he addresses Lycaon who he is going to kill:

GREEK

Save the mention of the origins of Achille, which did not have a place in Domitien's text, the two steps of thought are parallel: on one hand Suetone said that Domitien LATIN, which corresponds to verse 108; on the other hand, when he just evoked the destiny of his hair, he takes back nearly word for word the homeric expression LATIN/GREEK, to finish by a reflection on the ephemeral character of beauty, that recalls again, and follows, the idea contained in verse 108. Also, behind a physical detail, and behind a citation appearing presumptuous, is hidden a little of the profound psychology of Domitien: exterior desire of beauty and interior conscience of his fragility.

MISSING SENTENCES One could say as much about the passage of Cl., in which Suetone gives the verse Il. XXIV, 369; the general context of ch. 42 deals with the *Graeca studia* of the emperor, but the introduction properly said of the verse of the Iliad, if it does not mention expressly the thoughts of Claude, nonetheless makes one feel in which spirit of worry the Homeric phrase was pronounced:

LATIN/GREEK

In fact, for the five remaining texts, it is no longer pertaining to emotion: one must discuss a true disturbance of the personality. The introductions of Suetone are particularly clean: for Aug. 65, 10 LATIN; for Cal. 22, 2 LATIN; for Cal. 22, 9 LATIN; for Nero 49, 5 LATIN; for Dom. 12, 7 LATIN again. One can see that Suetone took care to show that each one of the chosen Homeric texts corresponds perfectly to the psychological situation in which each emperor finds himself: disturbance of the conscience, translating itself by a violent formulation.

To come back to the whole of the problem, no longer from the point of view of the Caesars themselves, but from the point of view of Suetone, one perceives that this he (Suetone) made it his job to report with minute detail and to the letter their remarks and the framework in which they are situated. There is, then, already a response to the question: why does the historian also often give accounts of the Homeric culture of the emperors? We cannot hide that the response could rest on other implications, in particular the historical implications. To cite Homeric texts is to cite Greek literature, it is to take part in a type of culture. Suetone, by his XII Caesars, and by the Greek to which they constantly make reference, would he not have had contemporary political intentions? To be more precise, we would have to be exactly sure of the dates of composition and, most of all, of publication of the work. We must state that the question is not simple. If the XII Caesars was published part by part, since the reign of Trajan, we can not affirm that the utilization of the Greek citations and in particular the Homeric has some sort of political sense, since, as we saw, the essential characteristic of these citations is the continuity, from August to Domitian. If, on the contrary, the XII Caesars was published under Hadrien, during the favor of Suetone, or after his disgrace, the XII Caesars, by its Homeric citations can only appear neither as a flattery (Hadrien was Philhellene, but it wasn't just any hellenism that he appreciated : Dion Cassius tells that Hadrien wanted to destroy Homer's works and that he preferred Antimaque de Colophon to him), or on the other hand as a pamphlet (the context is not systematically unfavorable to the Caesars when they cite the Homeric text, and cannot then leave for interpretation the reminders of these citations as a precaution against an "excess of culture" of Hadrien). The political response to the question of the Homeric citations in Suetone's case is therefore to be put aside.

We will get much closer to the true response when we will understand that it is primarily related to the taste and competences of Suetone. He was *scholasticus*, an educated man, and he "respected culture and education". His interest in poets was undeniable (we remember that the *De poeitis* was part of the *De viris illustribus*), and he showed that he did not neglect the problem of critical edition of their works. Concerning Homer, Suetone knew the text very well himself. Did he not compose a traité GREEK, in which one non-neglectable (?) is dedicated to the insults that are found in the Iliad and the Odyssey?

As well, Suetone knows what he's talking about when he describes the Caesars and their Homeric citations. Technically, he knows to what they correspond and psychologically, he knows what they reveal. It's there, finally, where we find the response to the question posed earlier: Suetone notes in a measured fashion, without negligence and without ostentation, the Homeric citations of the Caesars because they are one of the elements that reveal each time the person being depicted. Of course, they are not the only ones, far from that. They have their place among the other details, and, like the others, they bear witness to the lives of the Caesars. When Tibere provokes the death of the grammarian Seleucus, because he is looking to find out the mythological questions that are going to be asked of him by his imperial student (Tib., 56,2), when Caligula, like Platon, wants to exclude from the city Homeric poems (Cal., 34,4), when Neron sings a *Haios Ilii* above the fire that is raging through Rome (N., 38,6), they reveal a character in which culture and life are pathologically inseparable. To attach oneself to culture, and to Homeric culture, is to attach oneself profoundly to man. It is about a long tradition in Roman thought which is found – not to speak of the closest to the period studied by Suetone – in the works of Pompee, Brutus and Nerva.

We must, then, limit in no sense the range of this Homeric culture, humanly, of August and Domitian, it is not the privilege either the good or the bad emperors, it follows the truth of behavior and reactions. Intellectually it is not only a bottomless well of *exempla* more or less moralizing, it is a philosophical reference and privileged esthetic.

It is not a culture of coercion, that would systematically impose and without leaving any hope of originality, precise landmarks, even automatic. We can decipher, in fact, at least two levels in the expression Homeric culture, and the work of Suetone offers us an example particularly clean. August and Domitian each evoke two times the text of Homer, one time speaking and one time writing. The oral citations, which are in the domain of immediate reaction, make reference to Il., III 40, for August (Aug., 65, 10) and to Il. II 204, for Domitian (Dom., 12, 7) that's to say to two songs studied very early on in Roman education. That's it for the knowledge that is acquired, and that reappears throughout existence. Now, much more finely, when August and Domitian write, one to Tibere (Tib., 21, 8), the other as an author, to a friend (Dom., 18, 3) they evoke respectively, Il. X, 246-247 and Il. XXI, 108, are two songs that are certainly not neglected, but that

are read less frequently. On one hand, we have then a double oral reference, that goes back to a pedagogical culture, which became after a long apprenticeship instinctive; on the other hand we have a double written reference, which is taken in pieces of tiny publicity and which gives evidence of a personal type of culture, of a culture truly dominated.

One of the great lessons of Suetone was then to show thatand to show that nothing is definitive when we look closely at their lives. August loved Greek studies, but didn't risk speaking fluently in the language: scruple, more so than ignorance, as is proven in the Homeric citations, the verses that he improvises during his last voyage (Aug. 98, 7) and this *clausula* of Greek comedy that announces the end of his life (Aug. 99, 1). Caligula *minimum eruditioni* (...) *attendit* (Cal., 53, 1), but he cited Homer without difficulty. Domitian *numquam* (...) *historiae carminibus*... *LATIN CONT* (Dom 20, 2). However, as we just saw, these remarks show a very sure frequentation of the Homeric texts. It's in this apparent interval that we must grasp the nuances of a compiled Domitian, who is neither the banal simulator that Tacit showed, nor the incomparable poet who spoken of by Quintilien.

Suetone dealt with characters who were not uniforme, and his first task was to understand this multiplicity of attitudes and actions. The image that comes from his XII Caesars is a glistening image, in which the Homeric culture brings very precise touches. Once again, it is obviously not the only element that characterizes the life and the conduct of the Caesars. But, like the others, detail after detail, it participates in the larger mosaic of Suetone. By showing with precision how and why the Caesars cited Homer, Suetone made us feel that there was there a privileged point of junction between the real that they lived and the culture that they had acquired: in this way he delivered to us a small amount of their conscience.